

subiraient mille morts plutôt que de trahir l'une ou l'autre de ces deux grandes choses ; des hommes enfin qui, chrétiens par conviction, s'efforcent de l'être constamment en pratique, persuadés qu'ils sont que c'est là le meilleur et le plus sûr moyen de faire face à tous ses devoirs et par là même d'observer toute justice.

Qui nous donnera beaucoup d'hommes de cette trempe ? La Religion, et la Religion seule. Pourquoi ? Parce que pour être des hommes de ce caractère, il faut avoir nécessairement sur ses passions et sur soi un empire que la Religion seule peut faire conquérir et conserver.

Qui ne sait en effet que, dans le rude sentier du bien et de la vertu, nous sommes tous naturellement plus faibles et plus mobiles que des roseaux, et que le plus léger choc de nos passions, du monde et du démon suffit souvent pour nous renverser et nous jeter hors de la bonne voie ? Où trouverons-nous assez de fermeté et de constance pour résister à tous ces chocs du dehors et du dedans, qui ébranlent et renversent quelquefois jusqu'aux édres du Liban ? Dans la pratique franche et sincère de la Religion à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir. Non contente de nous enseigner sûrement le chemin du devoir qui est aussi celui de l'honneur, elle nous procure en abondance tout ce qui est nécessaire à notre faiblesse pour nous y soutenir et fournir une heureuse carrière. Lumière, force, conseil, avertissements, reproches salutaires, promesses, menaces, encouragements, exhortations, grâces de toutes sortes, nous sont prodigués avec une liberalité, une opportunité incomparables. L'être le plus faible, le plus inconstant qui voudra se donner la peine de bien user de ces secours si nombreux et si puissants, deviendra fort et courageux comme Jean-Baptiste ; et fallut-il, à son exemple et à l'exemple de tous les martyrs, braver la mort pour être fidèle au devoir et à l'honneur, il se trouverait prêt à la lutte et digne de la victoire. Ah ! quelle serait donc forte et puissante une nation composée d'hommes de cœur et de courage comme Jean-Baptiste, comme tous les saints ! Certes, des hommes en état d'affronter la mort avec toutes ses horreurs, dès qu'il s'agirait d'obéir à sa conscience, à son devoir, seraient à plus forte raison prêts à sacrifier or et argent, plaisir et richesse pour une si noble cause ! La Patrie pourrait compter sûrement sur eux au jour du danger, et si elle ne trouvait pas toujours en eux d'habiles capitaines, de grands orateurs, des hommes de génie, elle serait assurée d'avoir en eux, ce qui est encore plus précieux, des enfants qui lui seraient dévoués de cœur et d'âme et la serviraient avec un pur désintéressement que la Religion seule peut inspirer. Et quand tous les tyrans du monde entreprendraient de la réduire à l'esclavage, ils n'y parviendraient jamais, parce que les défenseurs de sa liberté seraient capables de mourir pour elle et jamais de la vendre ou de la trahir.

Que n'ai-je le temps d'appuyer toutes ces assertions par des exemples tirés des histoires anciennes et modernes ! Et surtout quel vaste champ j'ouvrirais devant moi, si j'entreprendrais de vous montrer dans le détail que ce qui a ruiné les peuples qui ne sont plus, et ruine encore ceux qui sont en décadence, ce sont les passions mal réglées des individus qui les composent. Les passions quand elles sont mal réglées, c'est-à-dire, quand elles ont le pas sur la conscience et sur le devoir, autre qu'elles perdent celui qui a le malheur de s'y livrer,

sémente, dans la société où elles règnent, mille germes de divisions et de guerre qui l'affaiblissent et la ruinent sourdement. Chacun alors ne pense qu'à son intérêt et s'inquiète peu de celui de son pays, ou s'il s'en occupe, ce n'est qu'autant qu'il espère que l'intérêt général deviendra d'abord le sien propre. Et comme l'intérêt d'un particulier est souvent contraire à celui d'un autre, de là des désiances, des jalousies, des oppositions qui divisent un peuple, le troubulent et l'affaiblissent pour le jour du danger. Alors on voit, par exemple, ce qui est de notre temps à l'ordre du jour, les hommes se partager en plusieurs camps politiques pour se disputer l'honneur de gouverner leur pays. À les entendre, vous les croiriez tous animés du plus beau zèle pour les intérêts de la patrie et dévorés de l'amour du peuple. Voyez-les à l'œuvre un instant, et vous remarquerez bientôt avec douleur que tous ne sont pas comme ils disent. Combien n'y en a-t-il pas en effet qui, arrivés au pouvoir, veulent avant tout et par dessus tout faire leurs affaires et celles de leurs amis ? On dit que cette division des hommes politiques est nécessaire pour le bon gouvernement de la chose publique. Triste nécessité qui est peut-être pire que le mal auquel elle prétend remédier, mais qui suppose certainement que les hommes politiques de notre temps, comme ceux de tous les siècles passés, sont beaucoup plus sensibles à leurs propres intérêts qu'à ceux du public. Et cela pourquoi ? parce que pour l'ordinaire, la religion, la conscience, le devoir, l'honneur ne comptent pour rien ou presque rien dans leurs calculs ; parce que, dépourvus des principes immuables qui reposent sur ces saintes choses, ils flottent à tout vent de doctrine et de parti politique, incliné toujours du côté où il y a le plus à prendre ; vraies girouettes, si l'on veut me permettre cette expression, qui se tournent invariablement du côté où souffle le vent de la fortune. Qu'est-ce qui nous délivrera de tous ces roseaux ?

Le retour aux bons principes du devoir et de l'honneur, la fidélité aux enseignements de la Religion. Voilà le seul remède à cette versatilité dont les hommes publics donnent trop souvent le scandale. Demandons tous à Dieu en ce jour, d'une commune voix, le retour à ces principes conservateurs et régénérateurs des peuples. C'est dans ce dessin que pasteurs et fidèles, prêtres et citoyens, nous sommes réunis ici sous le patronage du glorieux St. Jean Baptiste.

Quelle est belle, sainte et salutaire la pensée qui nous amène en ce lieu ! La Religion et la Patrie, ces deux filles du Ciel, faites pour s'aimer et s'entraider sur la terre, comme deux bonnes sœurs, viennent ici en ce jour sceller l'alliance séculaire qu'elles ont contractée depuis qu'il y a des peuples. Reconnaissant, l'une et l'autre, que tout don parfait vient de Dieu, le Père des lumières, et que lui seul peut donner et conserver aux nations comme aux individus l'être, le mouvement et la vie, elles se réunissent ensemble aujourd'hui sous nos yeux, ravis de ce touchant spectacle, pour faire monter vers le ciel un concert de supplications pour leur commune prospérité. Qui de nous ne s'empresserait de joindre sa faible voix à celle de ses frères, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de notre glorieux patron et modèle, qu'il nous conserve d'abord notre foi, le premier de tous nos biens, et avec notre foi les vertus qu'elle a fait fleurir chez nos ancêtres, leur droiture, leur douceur, leur simplicité, leur probité, leur male